



**HAL**  
open science

## Stendhal helléniste et orientaliste ?

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

| Takeshi Matsumura. Stendhal helléniste et orientaliste ?. 2022. halshs-03621561

**HAL Id: halshs-03621561**

**<https://shs.hal.science/halshs-03621561>**

Submitted on 28 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# GLALICEUR

numéro 50

le 20 février 2022

Groupe de recherche  
sur la **L**Angue et la **L**ittérature françaises  
du **C**entre et d'**aillEURs**  
(Tokyo)

contact : [glaliceur2019@gmail.com](mailto:glaliceur2019@gmail.com)

## Stendhal helléniste et orientaliste ?

Takeshi MATSUMURA

Ceux qui s'intéressent aux problèmes des langues chez Stendhal disposent depuis 2007 d'un ouvrage collectif intitulé *Stendhal à Cosmopolis. Stendhal et ses langues*, publié sous la direction de Marie-Rose Corredor<sup>1</sup>. En particulier, Georges Kliebenstein, auteur de l'article « Grèce / Grecs / grec » du *Dictionnaire de Stendhal*<sup>2</sup>, y a contribué avec un long texte « Stendhal face au grec<sup>3</sup> », qui mérite d'être médité à tête reposée. Parmi de nombreuses remarques intéressantes qui figurent dans cette contribution, il y en a une qui attire particulièrement notre attention. La voici :

Partons d'une contradiction patente : Stendhal, dans l'*Histoire de la peinture*, en vient, sans surprise, à satiriser « les sots qui savent du grec ». Mais, dans le même opus, il se met à citer en grec, et à regretter Alcibiade (Πιστός ἐς τὴν πατριδα / Τὸ ζυγὸν συντριψῶ). La citation (tirée de North-Douglas, *Essai sur les Grecs*, Londres, 1813) a suscité la suspicion de la critique, comme le prouve la réaction de Del Litto : « On se demande si Stendhal a bien copié cette citation grecque. » De fait, il y a de quoi douter, et Stendhal a tout fait pour entretenir (savamment) ce doute<sup>4</sup>.

Dans ses notes, le critique renvoie à l'*Histoire de la peinture en Italie, Édition établie par Victor Del Litto*<sup>5</sup>. Sa citation en grec vient d'une des notes infrapaginales que Stendhal a mises dans le chapitre XCI « Réfléchir l'habitude », et le titre de l'ouvrage de North-Douglas y figure également. Le texte en est imprimé dans la publication de 1996 de la manière suivante :

Πιστός ἐς τὴν πατριδα,  
Τὸ ζυγὸν συντριψῶ.  
*Essai sur les Grecs*, par North-Douglas, Londres, 1813<sup>6</sup>.

La « réaction de Del Litto » se lit dans la note 269 de cette édition<sup>7</sup>. Si je comprends bien, Georges Kliebenstein n'a consulté que celle-ci pour citer l'*Histoire de la peinture en Italie*, sans nous expliquer pourquoi il l'a choisie comme ouvrage de référence. Le choix lui était probablement si évident qu'il ne l'avait nullement inquiété.

<sup>1</sup> Grenoble, ELLUG, 2007. Dans les citations, sauf indication contraire c'est moi qui souligne.

<sup>2</sup> *Dictionnaire de Stendhal*, publié sous la direction de Yves Ansel, Philippe Berthier et Michael Nerlich, Paris, Champion, 2003, p. 310-313.

<sup>3</sup> Georges Kliebenstein, « Stendhal face au grec », dans *Stendhal à Cosmopolis, op. cit.*, p. 25-59.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 49 ; titres soulignés par l'auteur.

<sup>5</sup> Paris, Gallimard, 1996, Folio essais. Je désigne cette publication par *HistoireD*.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 642.

Toutefois, comme je l'ai montré ailleurs<sup>8</sup>, le produit Folio n'est qu'un livre destiné au grand public et il n'a apparemment pas été établi d'après l'édition originale de 1817<sup>9</sup> ni d'autres publications du XIX<sup>e</sup> siècle. « "Le Pape" du stendhalisme<sup>10</sup> » paraît s'être contenté de travailler sur la version que Paul Arbelet avait procurée en 1924 pour Champion<sup>11</sup> et que lui-même avait republiée en 1969 pour le Cercle du Bibliophile<sup>12</sup> tout en *regrettant* son geste si l'on en croit sa déclaration de 1996 :

On peut donc *regretter* que l'édition Champion ait fait l'objet d'une reproduction intégrale en 1969 dans la collection des Œuvres complètes de Stendhal en 50 volumes publiées par le Cercle du Bibliophile (Genève, vol. 26 et 27)<sup>13</sup>.

Sans doute ceux qui ont de la vénération pour Victor Del Litto et ses travaux innombrables considéreront-ils mes observations critiques comme des calomnies impardonnables et diront-ils que c'est « un citoyen de Liliput qui trouve à blâmer dans la taille de Gulliver<sup>14</sup> ». Cependant, le respect pour Stendhal et ses œuvres ne doit-il pas l'emporter sur la déférence pour ses exégètes, quelque savants qu'ils soient ? Du reste, si je ne m'abuse, ce que j'avance n'est pas tout à fait sans fondement. Si les adeptes du « pape » en doutent, je leur demanderai de se reporter à la fin de l'Appendice, plus précisément à la page 502 de l'*Histoire de la peinture en Italie* qu'il a publiée pour la collection Folio. Ils verront qu'y figurent les mots : « NOTE POUR LA PAGE 113 » comme titre d'une note qui introduit un extrait de « la bulle que N.S.P. le pape a adressée, le 29 juin 1816, au primat de Pologne<sup>15</sup> ». Pourront-ils s'expliquer à quoi correspond cette « page 113 » ? Ils se diront probablement que c'est naturellement un renvoi à la page de l'ouvrage qu'ils ont sous les yeux. Mais s'ils ouvrent les yeux et la page 113, ils constateront qu'une partie du chapitre XV y est imprimée mais qu'elle n'a aucun rapport avec la bulle. Que feront-ils ? Ils chercheront peut-être dans les alentours. S'ils ont un peu de patience ou de chance, ils découvriront à la page 120 (chapitre XVI « École de Giotto ») une note de l'auteur : « Voir

---

<sup>8</sup> Voir mon article « Sauf le respect que je dois à la compagnie... : sur l'*Histoire de la peinture en Italie* éditée par Victor Del Litto », dans *Glaliceur*, 47, 2022, p. 1-18.

<sup>9</sup> *Histoire de la peinture en Italie* par M. B. A. A., Paris, P. Didot l'aîné, 1817, 2 vol. Je désigne cette publication par *Histoire1817*.

<sup>10</sup> Selon l'expression du site internet de l'Association Stendhal et des amis du musée Stendhal (Grenoble) : <https://www.association-stendhal.com/bibliographie-coup-de-coeur/108-les-revues-stendhaliennes>.

<sup>11</sup> Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, Paris, Champion, 1924, 2 vol. Je désigne cette publication par *HistoireA*.

<sup>12</sup> *Id.*, *Histoire de la peinture en Italie, Texte établi et annoté avec préface et avant-propos* par Paul Arbelet, nouvelle édition établie sous la direction de Victor Del Litto et Ernest Abravanel, Genève, Edito-Service, 1969, Cercle du Bibliophile, 2 vol. Je désigne cette publication par *HistoireAD*.

<sup>13</sup> *HistoireD*, p. 510.

<sup>14</sup> *Histoire1817*, t. II, p. 70.

<sup>15</sup> *HistoireD*, p. 502.

dans l'appendice la bulle de N.S.P. le pape, en date du 29 juin 1816. (Ri. C.)<sup>16</sup> », qui se réfère justement à l'extrait de la page 502. Après cette heureuse trouvaille, que penseront-ils du chiffre « 113 » ? Déclareront-ils que ce n'est qu'une coquille et que ce genre de petites fautes est inévitable ? Mais la maison d'édition Gallimard tolérera-t-elle une telle bévue ? N'importe quel correcteur aurait-il remarqué que la référence était mauvaise. Les fidèles du « pape » admettront alors que cette page correspond probablement à celle de l'édition de 1817 qui a dû servir de base – selon Margherita Leoni dans son compte rendu paru dans *l'Année Stendhal*<sup>17</sup> – à l'éditeur de 1996. S'ils veulent bien aller chercher la version originale dans une bibliothèque ou sur l'internet, ils constateront néanmoins que sur la page 113 du tome premier figure une partie du chapitre XXVI « Invention de la peinture à l'huile<sup>18</sup> » et que sur la page 113 du tome second on lit la fin du chapitre CII « L'intérêt et la sympathie » et le début du chapitre CIII « De la musique<sup>19</sup> ». Le chapitre XVI qui contient le renvoi à l'Appendice n'a donc pas de place à l'endroit indiqué. Si malgré cet échec ils ont la curiosité de consulter la publication posthume de 1854, ils verront que c'est une partie du chapitre XXX « État des esprits<sup>20</sup> » qui occupe la page 113. Que leur restera-t-il à faire ? Il y a encore deux pistes à suivre : l'édition de Paul Arbelet en 1924 et celle de Pierre Martineau en 1929. S'ils commencent par cette dernière, ils trouveront dans l'Appendice imprimé à la fin du premier volume le fameux titre sous une forme un peu différente : « NOTE POUR LA PAGE 133<sup>21</sup> », et ils constateront qu'effectivement la page 133 du même volume contient le renvoi à la bulle papale. Et s'ils ouvrent enfin le premier tome de *l'Histoire de la peinture en Italie* éditée par Paul Arbelet, ils découvriront à la fin de l'Appendice le titre tel que Victor Del Litto l'a imprimé : « NOTE POUR LA PAGE 113<sup>22</sup> » et ils réussiront sans trop d'efforts à retrouver à la page indiquée du premier tome la mention de la bulle. Si de plus ils retournent à l'édition de 1817, ils verront qu'à la fin de l'Appendice le titre avait une forme qui ne se lit ni chez Paul Arbelet ni chez Henri Martineau ni chez Victor Del Litto : « NOTE POUR LA PAGE 70 DU I<sup>er</sup> VOLUME<sup>23</sup>. » Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les deux éditeurs avaient donc remplacé tacitement l'indication « la page 70 du I<sup>er</sup> volume » respectivement par « la page 113 » et « la page 133 » afin que leurs lecteurs puissent retrouver au bon endroit de leur exemplaire le renvoi en question. À la fin du XX<sup>e</sup> siècle, Victor Del Litto qui

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 120, première note de l'auteur.

<sup>17</sup> T. I, 1997, p. 159-161.

<sup>18</sup> *Histoire1817*, t. I, p. 113.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. II, p. 113.

<sup>20</sup> *Histoire de la peinture en Italie par De Stendhal (Henry Beyle), Seule édition complète entièrement revue et corrigée*, Paris, Michel Lévy frères, 1854. Je désigne cette publication par *Histoire1854*.

<sup>21</sup> Stendhal, *Histoire de la peinture en Italie, Établissement du texte et préface par Henri Martineau*, Paris, Le Divan, 1929, 2 vol., t. I, p. 333. Je désigne cette publication par *HistoireM*.

<sup>22</sup> *HistoireA*, t. I, p. 282.

<sup>23</sup> *Histoire1817*, t. I, p. 292.

travaillait uniquement sur la publication de 1924 n'a donc pas vu que sans le dire Paul Arbelet avait modifié la leçon de 1817 et il a cru reproduire scrupuleusement celle-ci sans s'apercevoir que la leçon adoptée n'avait aucun sens ni en 1817 ni en 1996.

Certes, ce n'est qu'un détail, et les admirateurs du « pape » me diront que cette sorte de petits malheurs n'a aucune incidence sur l'interprétation de l'œuvre de Stendhal et qu'ils utiliseront toujours avec confiance l'édition de leur vénérable maître. Si ces « papistes » continuent à croire à la valeur de cette dernière, je les convierai à faire une collation rapide de la citation en grec dont parlait Georges Kliebenstein. Comme on l'a vu au début, celui-ci a eu recours à la page 262 du produit Folio pour en tirer deux lignes en grec. La même leçon se retrouve dans l'édition d'Henri Martineau<sup>24</sup> et celle de Paul Arbelet<sup>25</sup>. L'unanimité des trois grands spécialistes est-elle suffisante pour garantir l'authenticité de la leçon ? Malheureusement non, car l'édition originale de 1817 comme la publication posthume de 1854<sup>26</sup> nous donnent une autre leçon. Citons la note d'après celle-là :

Pistos es ton patrida !  
Ton zigon syntripto.  
Essai sur les Grecs, par North Douglas, Londres, 1813<sup>27</sup>.

Alors que Stendhal avait imprimé les deux lignes en caractères latins, Paul Arbelet, n'ayant pas supporté qu'elles revêtaient cette forme peu sérieuse (et de plus altérée), les a donc translittérées en alphabet grec. Pour ce bon normalien et agrégé des lettres – reçu dixième au concours d'agrégation en 1897<sup>28</sup> –, la mauvaise phrase grecque en caractères latins était une « faute évidente » aussi grave que le titre d'un ouvrage en romain et l'absence de trait d'union entre « North » et « Douglas ». Il a effectué ainsi trois « améliorations » sans en prévenir les lecteurs. Parmi ces trois amendements, la translittération et la mise en italique sont passées telles quelles chez Henri Martineau, qui n'a pourtant pas ajouté le trait d'union. Quant à Victor Del Litto, il a reproduit scrupuleusement la leçon de 1924. Et comme il n'a pas consulté la version originale et qu'il a cru que son prédécesseur lui offrait fidèlement ce que l'*Histoire de la peinture en Italie* avait donné dans son état primitif, il s'est demandé en note « si Stendhal a[vait] bien copié cette citation grecque<sup>29</sup> » ! Avant de se moquer de la connaissance défectueuse du grec chez le Grenoblois, n'aurait-il pas dû s'assurer s'il avait la leçon authentique sous les yeux ? La

---

<sup>24</sup> *HistoireM*, t. II, p. 53.

<sup>25</sup> *HistoireA*, t. II, p. 35.

<sup>26</sup> *Histoire1854*, p. 208.

<sup>27</sup> *Histoire1817*, t. II, p. 45.

<sup>28</sup> Voir André Chervel, « Les agrégés de l'enseignement secondaire. Répertoire 1809-1960 », mars 2015, disponible sur [http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=agregsecondaire\\_laureats](http://rhe.ish-lyon.cnrs.fr/?q=agregsecondaire_laureats) (consulté le 16 février 2022).

<sup>29</sup> *HistoireD*, p. 642.

« contradiction patente » dont parle Georges Kliebenstein se dissipera du même coup, puisque Stendhal qui raille « les sots qui savent du grec » n'a cité les deux lignes qu'en caractères latins. Même après ces dégâts constatés, le produit Folio continuera-t-il à avoir toute la confiance des partisans du « pape » ? N'est-ce pas ce que notre auteur a appelé la « servilité monarchique<sup>30</sup> » ?

Puisqu'il est déprimant de se borner à relever des fautes d'autrui, je propose à la sagacité des lecteurs une hypothèse en espérant qu'elle ne sera pas tout à fait gratuite, car, comme dit l'autre, « la vie est trop courte, le temps trop précieux pour dire des choses inutiles<sup>31</sup> ». Si je ne me trompe, aucun des trois éditeurs de l'*Histoire de la peinture en Italie* ne s'est intéressé au passage auquel se rapporte la fameuse note qui renvoie à l'« Essai sur les Grecs de North Douglas », alors qu'il est *mis entre guillemets*. Citons-le d'après l'édition originale de 1817 :

« Il peut être arrivé à d'autres, comme il m'est arrivé à moi, de passer, en Grèce, une première soirée dans la société de [p. 45] quelques jeunes Ioniens qui, avec les traits et le langage des anciens Grecs, chantoient sur leur guitare des hymnes inspirantes. Ils comparoient la puissance turque à celle de Xerxès, et le refrain chanté en chœur étoit : *Fidèle à ma patrie, je briserai le joug*. Tout-à-coup le jeune chanteur entend sonner la trompette, et quitte l'étranger ravi, pour courir intriguer bassement dans l'antichambre d'un vaivode. Le voyageur se dit en soupirant : Vingt-quatre siècles plus tôt, il eût été Alcibiade<sup>32</sup>. »

Pourquoi l'auteur a-t-il mis cet alinéa entre guillemets ? N'est-ce pas parce qu'il s'agit d'une citation ? Ne faut-il pas penser qu'elle provient de l'ouvrage de North Douglas évoqué en note ? Avant de répondre à la question, il n'est pas inutile de savoir quel est le titre exact de l'« Essai sur les Grecs ». Victor Del Litto nous apprend qu'il est « précédemment cité dans une note du chap. V<sup>33</sup> », mais il ne donne pas un éclaircissement supplémentaire sur cette note du chapitre V, où ne figure qu'une référence peu claire : « Voyage de North-Douglas, Londres, 1813<sup>34</sup>. [...] ». En revanche, Paul Arbelet nous explique que ce « Voyage » correspond au titre suivant : « *An essay on several points of resemblance between the ancient and modern Greeks*<sup>35</sup> ». C'est une piste précieuse, même si sur la couverture du livre on lit un titre un peu différent : *An Essay on certain Points of Resemblance between the ancient and modern Greeks by the Hon<sup>ble</sup>. Fred. Sylv. North Douglas, Student of Christ Church, Oxon., Londres, John Murray, 1813*. Cet ouvrage contient aux pages

<sup>30</sup> *Histoire 1817*, t. I, p. LXXXIII.

<sup>31</sup> Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, dans *id.*, *Œuvres historiques*, Édition présentée, établie et annotée par René Pomeau, Paris, Gallimard, 1957, Bibliothèque de la Pléiade, p. 606.

<sup>32</sup> *Histoire 1817*, t. II, p. 44-45.

<sup>33</sup> *Histoire D*, p. 642, note 269.

<sup>34</sup> *Histoire 1817*, t. I, p. 16, où le trait d'union est présent.

<sup>35</sup> *Histoire A*, t. I, p. 320, note sur la page 72.

185-186 un passage dont le contenu correspond en gros à l'alinéa cité de l'*Histoire de la peinture en Italie* :

The first impression received upon landing in Greece, generally determines the aspect which every succeeding impression is to wear. An infinity of circumstances, scarcely perceptible, often lay the foundation of a theory, and when once the theory is formed, we know how easily every observation, however dissonant, is forced into its service. *It may happen to other travellers, as it did to me, to pass the first evening after their arrival in that country [p. 186] in a company of young Ionians, who, with the features and the language of ancient Greece, chaunted to their guitars the most animating songs, in which they compared the Turkish power to that of Xerxes, and sung in chorus the burthen of*

Πισός ἔς τὴν πατρίδα  
Τὸν ζῖγον συντριψῶ.

It will be difficult in such a case to believe, that these men were long the tranquil subjects of a government the most venal and despotic. The Πατρις of the Greeks is an indeterminate word, to which they affix no precise idea ; insomuch that we shall often find the same men who have been imposing upon us by the most frantic exclamations of pity for their country, and hatred to its oppressors, retiring to join in the intrigues of a Vayvode's antichamber, and to buy some miserable office about his person by the blackest calumnies and accusations against their fellow slaves. In such a na-[p. 187]-tion we cannot expect to find a Leonidas, [...]<sup>36</sup>.

Stendhal a-t-il traduit les parties que j'ai soulignées comme paraît l'admettre Georges Kliebenstein ? Ce ne serait pas impossible. Mais il me semble qu'il a utilisé une version française existante de ce texte anglais, car le volume LVII de la *Bibliothèque britannique* de Genève a consacré deux longs articles à l'ouvrage de North Douglas, sous le titre de « An Essay, etc. C'est-à-dire, Essai sur certains points de ressemblance entre les Grecs anciens et les Grecs modernes, par F. S. North Douglas, membre du collège de Christchurch, à Oxford, Londres, 1813, in-8°. de 200 pages<sup>37</sup>. » Dans ce compte rendu, on trouve de larges extraits du livre, qui donnent aux lecteurs francophones une idée assez précise de ce que raconte l'auteur. Citons en particulier le passage suivant, qui traduit en français le texte anglais que je viens de citer :

La première impression qu'éprouve un voyageur en mettant le pied sur le rivage de la Grèce, détermine souvent celles qu'il reçoit dans la suite ; et quand une fois on a bâti un système, tout en revêt les couleurs et semble venir à l'appui. *Il peut être arrivé à d'autres, comme il m'est arrivé à moi, de passer en Grèce une première soirée dans la société de quelques jeunes Ioniens, qui, avec les traits et le langage des anciens Grecs, chantoient sur leurs guitares des hymnes inspirantes, où la puissance turque étoit comparée à celle de Xerxès, et dont le refrain, chanté en chœur étoit : « Fidèle à ma patrie, je briserai le joug. »*

<sup>36</sup> North Douglas, *op. cit.*, p. 185-187. Le texte en grec est traduit en bas de page : « Faithful to my country, / I will burst in pieces the yoke. »

<sup>37</sup> *Bibliothèque britannique*, t. LVII, *Littérature*, n° 1, septembre 1814, p. 92-112 et n° 4, décembre 1814, p. 476-503. La citation est à la page 476.



On ne s'attend pas en les écoutant, à trouver en eux des hommes dès [p. 492] long-temps assouplis au joug d'un gouvernement vénal et despotique. La *patrie* est, pour les Grecs, un mot indéterminé, auquel ils n'attachent aucune idée précise. Cela est si vrai, que souvent on voit le même homme se livrer aux exclamations les plus passionnées, exprimer la pitié que lui inspire sa malheureuse patrie, la haine dont il est animé envers ceux qui l'oppriment ; *et vous quitter tout-à-coup pour aller intriguer dans l'anti-chambre d'un Veyvode*, et acheter, par des noires calomnies dirigées contre ses rivaux d'esclavage, quelque misérable office qui l'attache à la personne de son maître. Ce n'est pas dans une telle nation qu'il faut s'attendre à trouver un Léonidas ; [...] <sup>38</sup>.

Sur le refrain, le recenseur a mis une note en bas de page pour en donner la version originale en caractères latins : « *Pistos es tēn patriḗda ! / Ton zīgon syntripsō* <sup>39</sup>. » Comme on peut le constater, les deux premières phrases du texte cité de Stendhal (« Il peut être arrivé [...] le joug. ») viennent de ce compte rendu de la *Bibliothèque britannique* et sa citation grecque en caractères latins (« *Pistos es ton patriḗda ! Ton zigon syntripto.* ») a la même origine, tout en l'altérant quelque peu. Il me paraît peu probable que notre auteur s'est reporté à l'ouvrage de North Douglas pour élaborer une version qui s'en rapproche davantage. Une autre possibilité serait de supposer que Stendhal et la *Bibliothèque britannique* aient eu une source commune. Si l'on cherchait avec un peu plus de sérieux, la découvrirait-on quelque part ?

\* \* \*

En attendant, proposons une hypothèse sur un autre passage de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Il s'agit de l'épigraphe du Livre cinquième « Suite du beau antique ». Citons-la d'après l'édition originale de 1817 :

O mélancolie ! le mal de t'aimer  
est un mal sans remède <sup>40</sup> !

Sauf erreur de ma part, ni Paul Arbelet <sup>41</sup> ni Victor Del Litto – en 1969 <sup>42</sup> comme en 1996 <sup>43</sup> – n'ont commenté cette épigraphe. D'où vient leur silence ? L'ont-ils considérée tous deux comme une sentence archiconnue et ont-ils jugé qu'elle était familière à tous les lecteurs ? Peut-être. Mais ils auraient dû penser à l'existence de certains amateurs qui n'ont pas leur immense culture. Pour ma part, j'avoue que sans la *Bibliothèque britannique*, je n'aurais jamais imaginé que la phrase « le mal de t'aimer est un mal sans remède » provenait d'une traduction française d'une des œuvres du poète persan Hātef, Sayyed Ahmad Esfahāni (mort en 1783).

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 491-492. Le mot « patrie » de la neuvième ligne est souligné par l'auteur, le reste l'est par moi.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 491 ; souligné par l'auteur.

<sup>40</sup> *Histoire 1817*, t. II, p. 19.

<sup>41</sup> *Histoire A*, t. II, p. 17.

<sup>42</sup> *Histoire AD*, t. II, p. 561-566.

<sup>43</sup> *Histoire D*, p. 249.

En 1811, l'orientaliste Joseph-Marie Jouannin (1783-1844) a publié dans le deuxième volume de *Fundgruben des Orients – Mines de l'Orient* un article intitulé « Odes Mystiques de Seyd-Ahmed-Hâtif<sup>44</sup> », dans lequel il a présenté deux odes (ou plutôt deux premières strophes d'un poème strophique à refrain appelé *tarji'-band*) de ce poète en édition bilingue. C'était la première traduction en langue occidentale de ses œuvres<sup>45</sup>. Stendhal a-t-il connu cette publication viennoise ? Cette possibilité ne serait pas tout à fait à exclure. Cependant, il me semble plus probable qu'il a découvert Hâtef dans une revue qui lui était plus familière. C'est le tome LV de la *Bibliothèque britannique*, qui a reproduit l'article de Jouannin sous le titre de « Littérature orientale. Odes mystiques de Seyd – Ahmed – Hatif (Tiré des *Mines de l'Orient*.)<sup>46</sup> » en omettant la version originale du poème. On y lit une présentation sommaire de la première ode (ou strophe) :

[...] le poète adresse d'abord au *bien-aimé* les plus tendres expres-[p. 506]-sions de son amour et de son dévouement ; puis il dit avoir été entraîné, par sa passion, jusques dans le temple des Mages, où il trouve une assemblée auguste présidée par un vieillard (*Pir*). Ce bien-aimé, ce vieillard est l'Éternel (Yehowa), environné des puissances célestes et des saints qui composent sa cour, auxquels le poète donne les noms des différens ministres du culte du feu (*Mough, Moughzadè, Moubed Destour*), ou qu'il fait agir dans ce cercle mystique comme les échansons et les musiciens (*Saky et Mouthryb*) agissent dans les fêtes mondaines. Le *vin*, que le vieillard ordonne de verser à l'étranger, est le symbole de l'amour qui embrâse les élus ; et quand l'hôte en est enivré à son tour, il proclame l'unité de Dieu, qui est le grand Tout sans qui rien n'existe ; cette profession de foi (*chekâdet*) termine la première ode ; [...]<sup>47</sup>.

La traduction proprement dite est la suivante. J'en cite le début et la fin :

1. O toi, à qui mon cœur et mon ame s'offrent en sacrifice, toi devant qui il est si doux de les répandre l'un et l'autre !
  2. C'est à toi qu'est dû le sacrifice du cœur, à toi qui es si ravissant ; l'effusion de l'ame est un tribut, que réclame ta beauté.
  3. Oh ! qu'il est difficile de retirer son cœur de tes mains ! Qu'il est aisé de répandre son ame à tes pieds !
  4. Le chemin qui conduit à toi, est un chemin rempli d'écueils ; *le mal de t'aimer est un mal sans remède !*
  5. Nous sommes des esclaves, l'ame et le cœur en main, l'œil sur tes mouvemens, et l'oreille attentive à tes ordres.
- [p. 508] [...].

<sup>44</sup> *Fundgruben des Orients – Mines de l'Orient*, Vienne, 1809-1818, 6 vol., t. II, 1811, p. 307-312, voir surtout p. 310.

<sup>45</sup> Voir l'article « Hâtef, Sayyed Ahmad Esfahâni » de l'*Encyclopaedia Iranica*, consultable sur son site internet : <https://iranicaonline.org/articles/hatef-sayyed-ahmad-esfahani>.

<sup>46</sup> *Bibliothèque britannique*, t. LV, *Littérature*, n° 4, avril 1814, p. 503-511.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 505-506 ; souligné par l'auteur.

[p. 509] [...].

22. Mes membres, tout en moi, jusqu'aux artères et aux veines, redisoient ces paroles sacrées :

*Il est unique, il n'y a rien que lui ; lui seul existe, il n'y a de Dieu que Jehowâ*<sup>48</sup>.

La seconde moitié du quatrième verset que j'ai soulignée correspond tout à fait à l'épigraphe du Livre cinquième de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Faut-il supposer que les deux occurrences d'une même phrase sont le résultat d'une coïncidence et que Stendhal aurait pu la pondre sans l'avoir lue chez l'orientaliste ? Si l'on se souvient que notre auteur était plutôt un lecteur assidu du périodique comme je l'ai montré ailleurs<sup>49</sup>, il me paraît possible qu'il ait tiré profit de l'article sur les odes du poète Hātef, Sayyed Ahmad Esfahāni. C'est naturellement une hypothèse, mais en partant de celle-ci, chacun pourrait gloser sur la ou les significations à donner à l'épigraphe qui n'a peut-être intéressé ni Paul Arbelet ni Victor Del Litto.

Si mes hypothèses ne sont pas de pures divagations, la *Bibliothèque britannique* a permis à Stendhal de s'approprier une scène grecque et un verset persan sans être helléniste ni orientaliste. Sa culture littéraire recèle ainsi bien des surprises, et ses sources d'inspiration n'ont apparemment pas encore été identifiées toutes.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 507-509 ; le premier soulignage est de moi, tandis que c'est l'auteur qui souligne la fin.

<sup>49</sup> Voir mon article « Une médiation entre l'*Edinburgh Review* et l'*Histoire de la peinture en Italie* », dans *Glaliceur*, 48, 2022, p. 1-13.